

ITINERAIRES DES ECHANGES PRECOLONIAUX, FACTEUR DE CONSOLIDATION DES RELATIONS CAMEROUN- TCHAD: ANALYSE HISTORIQUE

Youchahou KOUOTOU

Université de YaoundéI (Cameroun)

kouotouyouchahou@yahoo.fr

Gabriel Maxime DONG MOUGNOL

Université de YaoundéI (Cameroun)

Résumé

Cette réflexion s'intéresse aux itinéraires des échanges précoloniaux comme facteur de rapprochement entre le Tchad et le Cameroun. En effet, les centres commerciaux principaux et secondaires de part et d'autre des deux territoires, étaient reliés par des pistes. Ces dernières facilitaient les échanges socio-économiques et culturels entre ces deux peuples. Depuis lors naquirent des rapports fraternels entre tchadiens et camerounais. L'intensification des activités commerciales obligea la réouverture de ces pistes en routes carrossables surtout avec l'arrivée des occidentaux. Conduire un tel travail, a nécessité l'utilisation des documents écrits et oraux dans une approche qualitative. Par ailleurs, la déduction a permis de tirer des conclusions sur la base des faits établis. Pour ce faire, cet article examine les faits historiques qui ont contribué au renforcement des liens d'amitié entre le Cameroun et le Tchad de la période précoloniale à nos jours.

Mots clés : *Itinéraires, échanges, précoloniaux, Cameroun, Tchad*

Abstract

This reflection focuses on pre-colonial trade routes as a factor in bringing Chad and Cameroon closer together. Indeed, the main and secondary commercial centres on both sides of the two territories were linked by tracks. The latter facilitated socio-economic and cultural exchanges between the two peoples. Since then, fraternal relations between Chadians and Cameroonians were born. The intensification of commercial activities forced the reopening of these paths to road traffic, especially with the arrival of Westerners. Conducting such work required the use of written documents in a qualitative approach. Moreover, the deduction made it possible to draw conclusions on the basis of the established facts. To this end, this article examines the historical facts that have contributed to the strengthening of the bonds of friendship between Cameroon and Chad from the pre-colonial period to the present day.

Keywords: *itineraries, exchanges, pre-colonials, Cameroon, Chad*

Introduction

La coopération bilatérale Tchad-Cameroun repose sur un certain nombre d'éléments socio-économique, culturel et politique. Une coopération ancienne qui a évolué et qui s'est solidifiée avec le temps. Des origines à nos jours, ces relations ont subi des séquences glorieuses et des soubresauts du fait des crises politiques tchadiennes des années 1960. Et aussi des mouvements terroristes en activité dans la zone Afrique centrale. Pendant ces crises, on a observé un ralentissement tout à fait normal des mouvements commerciaux entre le Tchad et le Cameroun (Adam, 2010 :14). Il faut comprendre tout simplement que la crise introduit la méfiance et la peur dans l'environnement des affaires, dans ce sens qu'investir exige un certain nombre de préalables dont les plus importants restent le calme social, l'ouverture des frontières, l'assurance d'un système de transport viable. Or, avec les troubles socio-politiques et le terrorisme, ces derniers sont inimaginables. Dès lors, quels sont les faits historiques qui justifient les liens entre le Tchad et le Cameroun ? Dans cette réflexion, il est question de jeter un regard rétrospectif dans le passé pour puiser les éléments qui justifient l'existence ancienne des relations socio-économiques Tchad-Cameroun. En d'autres termes, de parcourir les faits historiques qui ont rapproché ces deux Etats.

1- Des rapports historiques très anciens

L'origine des relations socio-économiques Tchad-Cameroun se situe dans la période précoloniale. A ce moment, il n'existait aucune frontière conventionnelle entre les deux territoires, qui d'ailleurs n'étaient pas perçus comme étant des pays à part entière, mais plutôt comme des peuples (Todjimbé, 2007 :14). Les relations entre les peuples pendant cette période, étaient d'abord et presque exclusivement commerciales (Sira, 1973 :323). On relève d'ailleurs que, autour de la cuvette tchadienne, l'on avait constaté dès le XVII^e siècle, que les Kotoko et les Bornouan avaient un commerce triangulaire qui s'effectuait comme suit : de Garoua à Maroua et de Maroua à N'djaména, les Arabes et les Kanuri échangeaient avec les Kanem-Bornou et les Ouaddaï (Mveng, 1963 :115). Notons que ceux-ci sont reconnus incontestablement comme des grands empires de l'époque

précoloniale africaine. Rappelons également que le pays Kotoko est situé entre le Kanem et le Baguirmi à cheval entre le Tchad et le Cameroun (Ibid.).

Le Baguirmi pratiquait les transactions avec le Nord-Cameroun via Azguen-Damazé (actuel Kousseri-N'djaména). Pendant la même période, ils échangeaient avec le Cameroun par Azguen, des produits locaux tels que le miel, le maïs, les bandes de cotonnade, le sel traditionnel et les bétails (Bouimon, 2001 :102). Le *salanga* (un type de poisson qui était pêché dans le Logone et le Chari). Du Logone ou du Chari et le *banda* (C'était l'appellation locale du poisson fumé) valaient plus chers à Maroua et Mousi qu'ailleurs.

Les marchés étaient à l'origine de la consolidation des relations entre le Nord-Cameroun et la région qui est l'actuel N'djaména. La concurrence entre commerçants donna lieu aux antagonismes qui favorisaient des contacts réguliers et créaient des courants d'influence réciproques. L'introduction de la paix dans la région soumise à des luttes intestines ininterrompues aurait dû accélérer les échanges (Bouimon, 2001 :97). Les marchés constituaient à cet effet, des lieux où l'on échangeait des nouvelles. C'était aussi des points des rendez-vous des peuples. Pour assurer la pertinence de leurs activités, il fallait garantir leur sécurité. C'est pour cette raison que les autorités locales contrôlaient les mouvements de marché en organisant une police sous le commandement d'un *SarkinPawa* ou *Térèhaoussa*⁴. Ce dernier s'occupait de l'accueil et de l'installation des marchands dans un ordre prédéfini par secteur et par type de marchandises. Il percevait en contrepartie, des taxes sur les biens en vente. Ces taxes payées en nature, représentaient le dixième environ de la marchandise à commercialiser (Godjimbé, 2007 :15).

Les marchands ambulants devant aller d'une zone d'influence à une autre étaient munis le plus souvent, pour des raisons de sécurité, d'insignes royaux pour se préserver d'un éventuel groupe de bandits des grands chemins, qui pourraient en tout instant surgir sur leur itinéraire. A ce niveau, on se rend compte de la nature de l'organisation des relations entre les peuples tchadiens et camerounais avant l'impérialisme occidental. On peut donc reconnaître à ce niveau

l'ingéniosité des chefs locaux à connaître et à suivre de près les activités irrégulières de ces bandits (Bouimon, 2001 :102).

Les marchandises de luxe telles que les perles multicolores, les colliers, les tissus teints et les bandes de tissu étaient le monopole des Haoussa, des Bornouan et des Kotoko dans ces marchés. Quant aux autres produits, ils étaient commercialisés par les marchands les moins nantis. Il s'agissait des produits agricoles et pastoraux. Certains comme les céréales et les légumineuses étaient échangées contre du bétail. D'autres importés étaient constitués du sel de kawar venant du Bornou (Bennafla, 2002 :67).

2- Les centres commerciaux et Itinéraires précoloniaux

On pouvait identifier les centres commerciaux principaux et les centres secondaires ou de relais. Pour les premiers, on avait Maroua, Adumri(Kousseri) et Garoua. Les seconds étaient notamment Tréné, Binda et Pala. Ces derniers servaient de relais et d'intermédiaires aux grands marchands venant des grands marchés cités ci-dessus. Maroua était ici comme le point de jonction des marchands arabes, Kanuri, Fulbé. De même, les habitants de Léré dans l'actuel Tchad y venaient acheter les chevaux pour leur cavalerie (Bouimon, 2001 :102).

Pendant cette période, les peuples du Sud-Ouest du Tchad actuel (Laka, Zimé, Mesmé, etc.) reconnus grands travailleurs de métaux, ravitaillaient le Nord-Cameroun en métal via Pola et Bindi. Les échanges étaient soumis à un système de troc, car la monnaie était inexistante. De ce fait, on exportait du Tchad, précisément dans les régions de Mouta, Fianga et Léré, des arachides en coque, de soude naturelle (sel gemme), des cucurbitacées comme les Calebasses, des cotonnades ou *gabak*, des produits de la vannerie. Quant aux bétails, ils étaient échangés contre des boubous cousus en *gabak*. Ces régions du Tchad importaient en retour du miel, des produits manufacturés, des oignons, des pendentifs et quelques produits d'ornement du Nord-Cameroun (Todjimbé, 2007 :15).

Avec l'introduction des marchés et le système d'échange par le troc, des captifs de case dès lors, prirent une valeur marchande. Les commerçants Kanuri ou Haoussa saisirent l'occasion pour se lancer dans la vente de ces captifs de case ou des jeunes gens que les parents donnaient contre des céréales ou de bétails pendant la période de

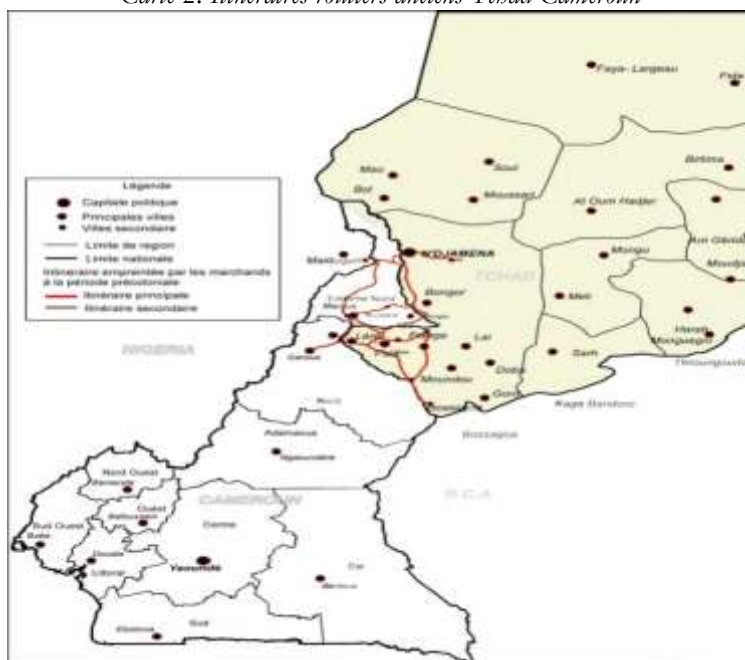
disettes. Certains marchés frontaliers tels, Doukoula en paysTupuri, Tréné pour les Mudan étaient reconnus comme des marchés d'esclaves où l'on se livrait à des manœuvres spéculatives aberrantes, se traduisant par le fait qu'un enfant de cinq ans pouvait être échangé contre une charge d'âne de mil d'environ cent kilogrammes pendant les moments difficiles. Les prix ordinaires étaient fixés comme suit : cinq bœufs pour un jeune de cinq ans ; deux veaux et dix grands boubous teints en noir pour une jeune fille nubile ; trois thalers pour un jeune garçon de quinze ans(Bennafla, 2002 :99). Ceci explique en quelque sorte la consistance des rapports anciens entre le Tchad et le Cameroun qui allait jusqu'à la vente des êtres humains. Cet état de chose démontre également que la zone frontalière Tchad-Cameroun est depuis lors, une zone de précarité et de vulnérabilité favorisant le développement des grands fléaux sociaux tels que le grand banditisme, le terrorisme le tabagisme.

L'être humain étant une valeur absolue, c'est-à-dire sans prix, lui accorder un aussi minable relatif aux objets, tente de caricaturer le capitalisme traditionnel qui eut existé dans cette partie du continent pendant la période « antécoloniale ». Ces rapports très anciens basés essentiellement sur les échanges commerciaux, souffraient d'un problème qui, jusqu'aujourd'hui, fait l'objet de blocage dans les échanges. Il s'agit de problème d'infrastructures de communication. Pendant cette période, les échanges entre les deux territoires n'étaient pas assez intenses comme c'est le cas de nos jours, faute des moyens de communication viables, rapides et sûrs, et par conséquent, par la paupérisation des moyens de transport quasi pédestres (Gonidec, 1985 :23). On comprend aisément qu'à cette époque, le terme route n'existait pas. C'était des pistes simples qui étaient empruntées principalement par des marchands ambulants ou colporteurs, des convois des commerçants ou de porteurs à pieds, chevaux ou chameaux. Ainsi, la majorité du trafic était consacrée non seulement aux échanges transfrontaliers à courte distance entre contrées voisines, mais aussi aux échanges transfrontaliers à moyen ou long rayon (Todjimbé, 2001 :17).

A ce niveau, il serait normal de clarifier les différents itinéraires qui permettaient jadis de relier le Nord-Cameroun aux régions du Tchad actuel. Notons tout d'abord que les mêmes voies sont revalorisées aujourd'hui et représentent dans leur grande majorité, les

itinéraires de passage entre les deux pays. On peut donc prétendre que ces voies de transit auraient des origines précoloniales et n'ont rien à voir avec l'œuvre occidentale comme pense l'opinion. Les colonisateurs à leur arrivée au xx^e siècle, auraient aménagé ces anciennes pistes. Parmi ces pistes, on avait : la ligne Garoua-Maroua-Kousséri-Damazé (actuel N'djaména) en direction de Massenya ; la piste Tchatibalé-Doukoula-Dadjamka-Mouta (Fianga actuel) ; l'axe Garoua-Maroua-Yagoua-Bongor ou Maroua-Doukoula-Yagoua-Bongor et enfin, la ligne Maroua-Figuil-Léré(Tchad)-Laka à Baïbokoum (Cabot, 1965 :122). La carte suivante permet une plus ample lisibilité.

Carte 2: Itinéraires routiers anciens Tchad-Cameroun



Source : J., Cabot, *le bassin du moyen Logone*, Paris, PUF, 1965, p.124.

Les marchands privilégiés à l'instar des Haoussa, Bornouan et Fulbé monopolisaient le trafic caravanier et s'emparaient des échanges relatifs aux bétails. Outre, on observait une multitude des mouvements commerciaux au sein des populations autour du lac Tchad et du Logone. La recherche des nouvelles terres pour les activités agricoles,

L'appât des gains espérés d'une prestation de services des peuples voisins et l'attrait de pêches fructueuses étaient autant des mobiles pour entraîner des déplacements temporaires et parfois définitifs (Zeltner, 1972 :216-227). Les migrations temporaires se justifiaient par la culture du mil repiqué de saison sèche par les Fulbé faisant appel à la main d'œuvre temporaire des Massa et des Toupouri. Pratiquement, les jeunes des deux rives du Logone s'emploient sur les champs de *berbéré* pour gagner un peu de moyen de suivi. C'était surtout les Massa de Yagoua au Cameroun et Bongor-Koumi (Tchad) qui participaient à ces déplacements vers Maroua (Cabot, 1965 :152). Les fulbés de Kalfou faisaient recours à leurs voisins Toupouri.

S'agissant Des migrations définitives, les concernés se justifiaient par plusieurs motivations, notamment la recherche des terres nouvelles, à partir de la densité de l'habitat ou pour fuir les terres épuisées devenues infertiles. Cette forme de migration s'est beaucoup amplifiée pendant la période coloniale. Les principaux mouvements enregistrés dans le bassin du Lac Tchad furent ceux des Mousseye des plaines entre Logone et Kabia, des Massa de la région de Koumi et de Moulouï. Entre 1952 et 1955, le nombre des chefs de famille passe de 108 à 191, expliquant la rouée des peuples tchadiens vers le Cameroun. La majeure partie du district de Léré (Tchad) se vida de ses habitants au profit du Cameroun (Chapelle, 1988 :169).

Au regard de ce qui précède, on s'en convainc clairement de l'interchangeabilité qui existait entre les territoires tchadien et camerounais. Il s'agit depuis lors, de deux territoires voisins vivant dans une certaine sérénité et dans l'acceptation de l'autre. Le constat qui mérite d'être fait ici est celui de reconnaître les difficultés de communication et des échanges qui, depuis belle lurette, handicapent le développement des relations socio-économiques Cameroun-Tchad, du fait de la quasi absence des routes auparavant et de l'entretien de celles existant aujourd'hui. Néanmoins, il a fallu mettre sur pied un système de transport pour améliorer les échanges entre les Etats. Rappelons également qu'il ressort de ce qui précède que pendant la période précoloniale, les échanges entre les deux territoires étaient concentrés essentiellement au niveau du Nord-Cameroun et l'actuel N'djaména. Si les échanges pendant cette période étaient concentrés au Nord-Cameroun et N'djaména, c'est justement parce qu'il s'agissait des peuples qui partagent presque les mêmes valeurs culturelles. Mais aussi

et surtout par l'absence des infrastructures de communication pouvant relier directement le Tchad, le Nord-Cameroun et le Sud-Cameroun, quand on sait qu'avec la présence des insectes nuisibles dans le Sud-Cameroun et la forêt, il était très difficile pour les caravanes des marchands de se rendre à cette partie avec leurs animaux.

Les colonisateurs se sont rendu compte de l'importance des infrastructures de communication dans la mise en valeur des territoires. Ils entreprirent donc la création des routes qui vont occasionner l'intensification des relations entre le Tchad et le Cameroun devenus l'un, un protectorat français en 1900 puis une colonie en 1920 et l'autre, un protectorat allemand en 1884, puis un territoire sous-mandat (1919) et enfin, sous-tutelle (1945) franco-britannique (Abraham, 2002 :97).

Les Européens dans leurs activités, recherchaient les débouchés pour l'écoulement de leurs produits industriels et les matières premières afin d'assurer le fonctionnement de leurs industries. Le Tchad, sans ouverture insulaire, présentait d'énormes obstacles à l'évacuation des richesses du sous-sol vers les métropoles et inversement. Les Français devaient à un certain moment, emprunter la côte camerounaise. C'est ainsi que pour éviter les belligérances entre les puissances européennes en présence en Afrique, Otto Von Bismarck convoque une «conférence de novembre 1884 à février 1885 nommée « conférence de Berlin ». Elle s'est caractérisée par l'artificialité et l'arbitrarité du découpage territorial de l'Afrique (*Abwatan*, 1980 :5).

Par ailleurs, la frontière actuelle entre le Cameroun et le Tchad est le résultat d'une œuvre de quatre conventions. La première date de 1894, dessinait une forme appelée «bec de canard ». Au sorti de ce tracé, les villes tchadiennes de Bongor, MiltouGuelendeng, MailaouetKoundoul devinrent camerounaises. La seconde convention fut signée à Berlin, le 18 Avril 1908 modifiant celle de 1894. Comme innovation, le Tchad gagne le bout du « bec de canard » et perd un peu de terrain, mais Bongor, Guelendeng et Koundoul demeurent toujours au Cameroun. A la troisième convention en 1911, le Cameroun gagne la plupart des villes du Sud du Tchad excepté le « bec de canard » qui devient cependant tchadien(Ibid).Ces villes sont : les préfectures et sous-préfectures actuelles de Baïbokoum, Bebedja, Moundou, Bénoye, Basinamar, Kélo, Béré, Gounougaya, Fianga, Léré et Pala. Enfin, le 28 juin 1919, le traité de Versailles ampute à l'Allemagne vaincue, toutes ses colonies. Malgré ses protestations, ses anciennes colonies lui sont

définitivement enlevées (Mveng, 1963 :193). Tout ce que le Tchad avait perdu en 1911, lui est restitué. La frontière établie en 1919 est restée inchangée jusqu'à nos jours (*Ahvatan*, 1980 :6).

Pendant la colonisation, le Tchad était resté à l'écart des courants d'échanges internationaux en raison des difficultés de relation avec la côte atlantique. Jusqu'en 1928, les flux des marchandises étaient insignifiants. (Boutrais, 1988 :107-109). Les cours d'eau ont été les principales voies de pénétration européenne. De ce fait, le fret exporté à cette époque était constitué essentiellement des produits de cueillette à savoir le Karité, gomme arabique et peaux sèches (Cabot et Bouquet, 1973 :46). Les produits importés étaient le sel et les manufacturés en faible quantité. La desserte du port fluvial de Garoua était assurée par portage. Tout se transportait à la tête d'hommes, à l'exception de quelques transports en barque sur le Mayo-Kebbi en direction de Léré au Tchad (Mveng, 1963 :183).

Après la deuxième déflagration mondiale, la conjoncture économique évolue et entache en quelque sorte les rapports entre les deux peuples. Mais soudainement, la production agricole et pastorale, et la création d'infrastructures nouvelles de transport, occasionnent un essor rapide des échanges et une nette progression des structures commerciales (Freud, 1988 :15). Dans le domaine des infrastructures, deux axes routiers sont créés. Ils apportent une amélioration aux liaisons terrestres sur la voie camerounaise et contribuent à favoriser les rapports entre le Cameroun et le Tchad. Il s'agit de la route Yaoundé-Ngaoundéré par Bertoua, aménagée pendant la guerre. Et la route Douala-Ngaoundéré par Foumban, terminée en 1954 (Boutrais, 1988 :113). Force est de constater que, de la période précoloniale à la période coloniale, les rapports entre le Cameroun et le Tchad se présentaient dans un registre traditionnellement arbitraire, sans une codification officielle. Il a fallu attendre les années 1960, pour observer quelques signes d'une coopération officielle.

3- Les mécanismes de l'officialisation et rôle des villes frontalières dans la coopération Tchad-Cameroun

L'importance de cette partie part de la répartition arbitraire des peuples séparés par l'histoire et les liens séculaires qui caractérisent les tribus et familles sœurs se mouvant de part et d'autre des deux pays.

Cette balkanisation des peuples frères se trouve être à la base de la création des villes frontalières (Tadjimbé, 2001 :24). Le Tchad et le Cameroun se présentent donc comme deux peuples liés par le voisinage géographique et historique. La frontière conventionnelle entre le Tchad et le Cameroun, tracée sur le dixième parallèle, coupe la même succession des paysages de Boursou au Logone. Géographiquement, en dépit de cet obstacle naturel, les peuples frères se déploient sur les rives du lac Tchad, faisant allègrement le saut d'un pays à l'autre sans aucun souci pour la frontière virtuelle (Cabot et Dizain, 1955 :63).

Les frontières africaines actuelles sont l'œuvre coloniale, donc des créations artificielles. Leur conséquence principale est la séparation des peuples frères et parfois même des familles. La frontière tchadocamerounaise n'échappe pas à cette réalité où on identifie Kotoko, Arabes choa, Moundang, Laka, Massa, Toupouri camerounais et tchadiens pourtant peuples frères en perpétuel mouvement dans un même espace ouvert (Saibou, 2002 :319).

Pendant la crise tchadienne des années 1960 à 1980, la ville de Kousséri au Cameroun, avait accueilli une forte population ndjamenoise. Il est donc établi entre le Cameroun et le Tchad, un lien démographique grâce à cette forme de migration unilatérale. Le secrétaire de l'ambassade du Tchad à Yaoundé soutient cette idée lorsqu'il affirme que : «La coopération entre le Tchad et le Cameroun depuis longtemps, a toujours été bénéfique pour les deux dans une sous-région minée par des crises politiques, civiles et le terrorisme. On se souvient encore de l'accueil offert au peuple tchadien dans les années 1980 lors de la guerre civile. Cet élan de cœur de la part des Camerounais a été salué d'une voix salvatrice et perçu comme une générosité divine et une dette morale, obligeant les tchadiens surtout avertis comme nous à être redevables à leurs voisins camerounais, d'où la nature des relations entre les deux nations » (Bengo, 2016). Il est à préciser que ces exogènes tchadiens empruntèrent ces itinéraires pour se retrouver au Cameroun.

Sur le plan démographique par conséquent, les réfugiés à la fin de la guerre, ne rentrèrent pas tous au Tchad. Nombre d'entre eux choisissent domicile au Cameroun principalement à Kousséri, et prirent la nationalité camerounaise pour certains et double nationalité pour d'autres, devenant camerounais ou tchadiens au gré des circonstances. La seule ville de Kousséri pendant les troubles civils au

Tchad, avait vu accroître sa population de 11627 habitants en 1976 à 60285 en 1983⁵. Soit un surpeuplement de près de 48658 habitants (Saibou, 2002 :323).

La dimension linguistique reste commune au niveau de deux zones (Nord-Cameroun et N'djaména), puisqu'il s'agit des peuples frères partageant les mêmes cultures et traditions. Dans cette zone, les langues dominantes sont le ffulbé et l'arabe, deux langues communes de communication autour du lac Tchad (Djibrine, 2019).

A ce niveau, la frontière n'impose que des contraintes vestimentaires. Elle est traversée par les uns et les autres pour assister aux événements heureux et peineux ou pour faire des achats. A ce sujet, Abouna, attaché d'ambassade du Tchad au Cameroun déclare : « La stabilité politique et socio-économique du Cameroun a séduit bon nombre des Tchadiens qui se sont installés et qui ont développé des activités leur permettant d'assurer leur survie. De même, la proximité des grands marchés camerounais tels que kousséri, Garoua à l'époque ; Yaoundé, Douala et le port de Douala est un facteur d'attraction pour le peuple tchadien. En plus de ces centres commerciaux, on peut également corroborer l'importance du port de Douala sur l'économie tchadienne » (Abouna, 2016).

Il est important de rappeler que dans cette zone, les échanges commerciaux s'accompagnaient le plus souvent d'échanges culturels. La plupart de ces peuples s'y sont islamisés. L'islam a combiné avec la culture traditionnelle pour envahir les masses. Les rois musulmans sont intronisés par des rites qui n'ont rien à voir avec l'islam, mais qui s'avèrent primordiaux pour la légitimation de leur pouvoir (Mveng, 1963 :103). Il n'est pas dit que la civilisation arabo-islamique n'a pas gagné le terrain, mais bien au contraire, certaines métropoles étaient devenues des centres religieux et intellectuels très importants. On fait référence à Abéché, Gasargamo au Tchad, Garoua et Maroua au Cameroun. En effet, l'éducation des enfants était assurée selon les principes islamiques (Bouimon, 2001 :104).

Le mode vestimentaire reste un autre élément culturel remarquable. On a constaté que le port-vestimentaire Moundang est constitué de « gilet moundang ». Un Moundang de sexe masculin se drape dans le *jampa* (vêtement ample porté par les musulmans). La

femme quant à elle s'enrobait du *godal*, pagne fait de 3 à 4 bandes de tissu à la place de cache sexe. Les foulbés de Guider et de Maroua brodaient des larges *godons* à usage vestimentaire, imités par les Moundang de Léré au Tchad pour la confection d'étroites bandes d'étoffes, *gabak* destinés à servir de pagnes (Cabot, 1965 :169).

De même, les groupes théâtraux de N'djaména se rendaient fréquemment à Kousséri au cinéma Walgonia où s'organisaient les festivals *mousséy* Moundang chaque année et pour bien d'autres communautés qui faisaient appel à celles du Tchad. Ces analogies socio-culturelles constituent l'un des facteurs importants dans l'harmonisation des relations Tchad-Cameroun. Par ailleurs, la frontière héritée de la colonisation, divise dans plusieurs endroits, les populations des mêmes tribus, voire de mêmes familles. Cette existence de part et d'autre des populations sœurs, est également sans doute, l'un des éléments qui assurent les relations harmonieuses entre les deux Etats (*Agence tchadienne de presse*, 1986 :4).

Si telle est la contribution des facteurs socio-culturels à la consolidation des rapports Tchad-Cameroun, qu'en sera-t-il des villes frontalières ?

Les Toupouri, les Kotoko, les Arabes Choa, les Massa, les Moundang et autres sont localisés tout au long de la frontière commune Cameroun-Tchad, longue d'environ 1000 kilomètres, caractérisée par une présence des villes et villages. L'ancienneté de ceux-ci est une réalité incontestable. Elles sont fondées sur un établissement Sao qui se rattache directement à ceux-ci (Lebeuf, 1969 :53). Elles sont généralement des villes jumelées, enlacées les unes aux autres ou simplement distantes de quelques kilomètres. Elles sont originaires d'une part, des anciennes bases des pouvoirs locaux qui ont été séparés selon que leurs chefs acceptaient la colonisation. D'autre part, elles remontent aux villages frontaliers entrepôts notamment de ceux qui servaient de points de passage officiels au trafic des marchandises. Leur genèse se situe également à une époque où, sous pression, des chasseurs et pêcheurs quittaient des villages restreints pour créer des agglomérations assez vastes, afin de composer un groupe définitif important appelé « muraille d'enceinte » (Maquet et al., 1971 :143). Ces villes frontalières sont des cités jumelées de N'djaména, Kousséri situées l'une en face de l'autre sur les rives du fleuve Logone, Yagoua,

Bongor, Figuil, Léré distantes d'environ 14 kilomètres⁶. La ville de Kousséri est plus ancienne. Elle est fondée à la berge opposée du fleuve Logone. Située à la frontière, la ville de Kousséri constitue un point d'échange économique important pour l'économie tchadienne où beaucoup des tchadiens y vont régulièrement pour se procurer des produits rares tels que le ciment, tissus, étoffes et autres (Maquet et al. 1971 :147).

Dès lors, la ville devient un espace privilégié des échanges tant sur le plan socio-économique que socio-culturel. Bien qu'il existe des controverses sur la contribution des villes au développement socio-économique, il est acquis aux yeux de la majorité des experts, qu'elles ont un rôle capital à jouer dans le processus de développement des relations entre les Etats.

Synthétiquement, ces caractéristiques de villes frontalières sont devenues l'élément dynamisant entre Etats et favorisent les rapports commerciaux quels que soient les dispositifs de contrôle mis en place par chaque Etat. Ces localités sont encadrées par un important réseau de marché servant en même temps d'entrepôts pour les produits prêts à franchir la frontière. Les marchés sont mis en place dans les mêmes circonstances que les villes entrepôts. Leur création est destinée, soit pour animer les relations entre les peuples, soit pour renforcer les échanges commerciaux qui existaient déjà bien avant la colonisation.

En outre, son utilité actuelle est le reflet du dynamisme commercial qu'ont toujours les deux régions frontalières, et qui s'est intensifié pour atteindre tous les pays. Le marché devient une ancienne tradition qui a profondément marqué les populations de cette localité singulièrement, les Kotoko, les Haoussa qui ne conçoivent pas l'établissement d'une vie humaine sans marché (Maquet et al., 1971 :147).

Conclusion

En bref, les relations socio-économiques entre le Cameroun et le Tchad sont très anciennes. Elles tirent leurs origines de la période précoloniale africaine. Ces rapports se sont développés grâce au concours de plusieurs facteurs dont, l'homogénéité socio-culturelle des

parties Nord-Cameroun et N'djaména et de l'hétérogénéité (N'djaména-Nord-Cameroun et Sud Cameroun). On note aussi la contribution des villes frontalières et du dynamisme des peuples des deux Etats. Le tout couronné par l'établissement depuis lors d'un système d'échange commercial viable. Ce système d'échange demande de reconnaître le rôle des chefs locaux dans l'organisation et la promotion de la paix entre les peuples frères et les multiples problèmes rencontrés par celui-ci notamment le transport des marchandises. Ce problème, très fondamental, va s'améliorer avec le temps grâce au cadre physique favorable au développement des infrastructures de transport. Il faut également rappeler que les similitudes entre les peuples tchadiens et ceux du Nord-Cameroun, trouvent fondement de la dernière migration. Celle des peuples qui, de l'Ouest africain précisément de Sokoto et de la Bénoué, sous l'impulsion de l'islam, arrivent sur le territoire du bassin tchadien à partir du XIX^e siècle. Lorsqu'on parle du bassin tchadien, on fait également allusion au Nord-Cameroun. Plus encore, les multiples campagnes des Peuls ne s'arrêtèrent pas seulement au Tchad, mais aussi à la partie Nord du Cameroun. Il est donc clair qu'on trouve aussi bien au Tchad qu'au Cameroun, les peuples qui ont développé des rapports socio-économiques plus ou moins harmonieux. Par ailleurs, cette harmonie est renforcée par les alliances multiples entre camerounais et tchadiennes et vis-vers-ça observées de part et d'autres. Ainsi, il est honnête de reconnaître qu'on dénombre aujourd'hui des camerounais et des tchadiens par alliance.

Sources et références bibliographiques

Abouna Malloum Abba, 51 ans, Attaché d'Ambassade auprès de l'ambassade du Tchad à Yaoundé, Entretien du 21/05/2016 à Yaoundé

Abraham, B., (2002), « Frontière et intégration sous-régionale : le cas de l'Afrique centrale (1960-2002) », Thèse de Doctorat du 3^e cycle en Relations internationales, IRIC.

Adam, S. A., (2010), « les crises politiques tchadiennes de 1960 à 1990 », Mémoire de Master en Histoire, Université de Yaoundé I.

Agence tchadienne de presse, n° 1521, 25 juin 1986.

Alwatan, Quotidien tchadien d'information, n° 115, 1980.

Bengo, 55 ans, secrétaire n° 1 à l'ambassade de la république du Tchad à Yaoundé, Entretien du 23/05/2016 à Yaoundé.

Bennafla, C., (2002), *Le commerce frontalier en Afrique centrale : acteurs, espaces et pratique*, Paris, Karthala.

Bouimon, T., (2001), « Les échanges commerciaux et culturels entre la région du Tchad actuel et le Nord-Cameroun avant l'arrivée des européens », D., Abwa ; J. M. Essomba et al., *Dynamique d'intégration régionale en Afrique centrale*, tome 1, Yaoundé, P.U.Y.

Boutrais, J., (1988), *Du politique à l'économique, études historiques dans le bassin du Lac-Tchad*, Volume III, Paris, CNRS/ORSTOM.

Cabot, J., (1965), *le bassin du moyen Logone*, Paris, PUF.

Cabot J., et Bouquet C., (1973), *Le Tchad*, Paris, Presses Universitaires de France.

Cabot J., et Dizain R., (1955), *Populations du moyen Logone (Tchad et Cameroun)*, Paris, ORSTOM.

Chapelle, J., (1988), *Peuple tchadien : ses racines et sa vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan.

Freud C., (1988), *quelle coopération ? Un bilan de l'aide au développement*, Paris, Karthala.

Gonidec, P.F., (1985), *L'Etat africain : évolution-fédéralisme, centralisation et décentralisation*, 2^e éd., Paris, LGDJ.

Karima, 40 ans, secrétaire n° 2 à l'Ambassade de la république du Tchad à Yaoundé, Entretien du 16/05/2016 à Yaoundé

Lebeuf A. M. D., (1969), *Les principautés Kotoko : essai sur le caractère sacré de l'autorité*, Paris, CNRS.

Mahamat Djibbrine, 47 ans, commerçant à Kousseri, Kousseri, Entretien du 15/11/2019.

Maquet E., Baba Kake I., Suret-Canale J., (1971), *Histoire de l'Afrique centrale : des origines au milieu du 20^e siècle*, Paris, Présence Africaine.

Mveng, E., (1963), *L'histoire du Cameroun*, Yaoundé, CEPMAE.

Saibou, I., (2002), « Cameroun-Tchad : image de l'autre et attitude », D., Abwa ; B. M., Essomba, *Dynamiques d'intégration*, pp. 313-325.

Siran, J.L., (1973), « Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun », Colloques internationaux du CNRS, n° 551, Paris, 24-28 Septembre.

Todjimbé, R., (2007), « Les relations Tchad-Cameroun, 1960-1982 : aperçu historique », Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Yaoundé I.

Zeltner, J. C., (1972), « Histoire des Arabes sur les rives du lac Tchad », Annales de l'Université d'Abidjan, pp.216-227.